

# Miroir, ô mon beau miroir, dis-moi...

*J'écris pour voir, pour faire, pour préciser, pour prolonger –  
non pour doubler ce qui a été.*

Paul Valéry

*..., et aucun n'a assez de temps pour vivre  
à force de regarder comment vivent les autres.*

Juan Carlos Onetti

« Le dos tourné à l'Histoire avec un grand H, celle des vainqueurs aussi bien que celle des vaincus, non par dédain, indifférence ou mépris pour le sort de l'humanité ou de ses semblables, mais parce qu'il avait estimé qu'il lui versait déjà malgré lui un tribut suffisamment lourd dans la vie, chacune des œuvres du peintre ici présentes : paysage, portrait, scène de genre, etc., ne le crie-t-elle pas, si j'ose dire, par-dessus les toits ?

- J'ai très peu connu le second mari de ma mère ; il s'était fixé très jeune à l'autre bout du monde. Leur rencontre remonte à un bref séjour qu'il fit en Métropole pour passer une série d'examens médicaux vers le milieu des années 1960. De retour là-bas, il avait alors fait tout ce qu'il convenait pour la persuader de l'y rejoindre. Après son décès, ne songeant nullement à revenir, il ne donnerait bientôt plus aucun signe de vie. Nous fûmes par conséquent tout à fait surpris, mon frère et moi, au début du mois dernier, en apprenant qu'il avait fait de nous ses héritiers et légué l'ensemble de ses biens : habitation, mobilier, argenterie, livres, tableaux, etc. Nous vous sommes donc tous les deux fort reconnaissants d'avoir accepté de vous occuper de ces derniers.

- C'est un peu le hasard si nos routes se croisèrent. Je terminais la rédaction d'un carnet de voyage sur la région quand j'entendis pour la première fois quelqu'un prononcer son nom. »

Mais le retentissement à cet instant précis d'un vif et joyeux « À taaable ! » en provenance de la maison mettait abruptement un terme à ces présentations.

## *L'automobiliste, la femme adultère et le secrétaire d'État*

« ...

« J'avais dix-huit ans à l'époque et rentrais d'Italie en stop (BlaBlaCar n'existait pas en ce temps-là). La nuit tombait. Quand l'automobiliste à côté de qui j'avais pris place peut-être une demi-heure auparavant proposa de m'héberger jusqu'au lendemain, je poussais un soupir de soulagement, celui d'un auto-stoppeur qui ayant très peu et surtout mal dormi depuis le départ

redoutait d'avoir peut-être à passer tout ou partie d'une nouvelle nuit supplémentaire sur le bord de la route. Chez lui cependant, tirant avantage de la forte impression produite sur l'adolescent pauvre et mal assuré que j'étais par le luxe de sa demeure et une aisance dans la parole et dans les gestes qu'on rencontre uniquement chez des personnes n'ayant jamais connu la gêne, cet homme entre deux âges se crut autorisé à me baiser en échange de son hospitalité.

« Si des sentiments aussi ordinaires que la crainte, la nostalgie ou la vanité évoquées avant, parviennent déjà à nous égarer et nous tromper aussi facilement à cette période de notre vie, au risque de nous jeter alors dans les bras de toutes sortes d'individus malfaisants, malsains ou malveillants, tout le monde n'ayant pas la chance de naître sous une bonne étoile pour le guider et toujours veiller sur lui, ne parlons pas des violents !

« Laisse donc les porteurs de drapeau, les prêcheurs de morale, laïque ou religieuse, et autres donneurs de leçons qui les inspirent, et agis plutôt selon ta conscience, ou si tu préfères, ton intuition première ! »

Bien que cette exhortation finale me fit davantage penser immédiatement à un sujet de dissertation proposé à des élèves de terminale ou de classes prépas passant l'épreuve de philosophie du baccalauréat ou du concours d'entrée dans les grandes écoles, elle était tout droit sortie de la bouche du grand-oncle, que la maîtresse de maison, totalement dépassée par la situation dans laquelle son fils aîné s'était mis, profitant de sa présence à cette réunion de famille dictée par les circonstances, avait sollicité pour donner son avis, et venue conclure le récit d'une série de mésaventures personnelles remontant elles-mêmes au temps de sa jeunesse.

Placé à l'une des extrémités de la table du déjeuner, auquel il n'avait pratiquement pas touché, visiblement encore éprouvé par le voyage, cet homme au visage amène s'entretenait ainsi calmement avec son petit-neveu, lorsque moi qui m'y trouvais donc aussi (à cette table), je m'en rapprochais :

« D'après ce qu'on m'a dit ce matin, vous-même n'auriez plus jamais cessé ensuite d'écouter l'une... ou de suivre l'autre.

- C'est exact ! Pour faire passer, sinon triompher, un certain sens du Beau – un leitmotiv dans toute ma vie d'adulte et professionnelle. N'hésitant pas alors parfois à saborder carrément en cours de route, sans préavis ni avertissement, l'entreprise collective partie à la dérive, entraînée sur une mauvaise pente. Punition-sanction que j'infligerais entre autres au directeur de la Culture et des Musées d'une ville de moyenne importance située dans le nord-est de la France, après avoir échoué à faire comprendre à son petit protégé à lunettes, une véritable punaise !, ainsi qu'à l'espèce de Barbie parisienne qui l'accompagnait, qu'il mettait un jour en travers de ma route, la cohérence, l'équilibre et l'harmonie de la programmation de cette édition-là d'un festival de poésie, dont il était l'initiateur, qu'il m'avait chargé dix-huit mois plus tôt d'élaborer. Faisant en effet comme si de rien n'était et sans qu'il n'en sache jamais rien jusqu'au

dernier moment : « Rira bien qui rira le dernier ! », n'est-ce pas, je décidais alors tout simplement de retirer ma participation ainsi que celle de tous les poètes français et étrangers que j'avais engagés, vidant ainsi la future manifestation de la majeure partie de sa substance. À en juger par la hâte des journalistes locaux à chercher par tous les moyens à me joindre après la soirée d'ouverture, soi-disant pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs sur son fiasco, ma sortie faisait sensation dans le landerneau ! Combattre, lutter contre la bêtise, je dis bien : la bêtise, certes, mais d'abord et avant tout, donc, faire passer un certain sens du Beau, quels que fussent les événements : concert, exposition, festival, rencontres, salon, etc., qu'en différents points de l'Hexagone et au-dehors au cours de ma carrière j'organiserais, ou dont j'assisterais les producteurs dans leur réalisation, comme ce soir-là au New Morning où des fans de blues s'étaient donné rendez-vous. Combien émouvantes ces joutes musicales vieilles pourtant de plusieurs décennies qui ne laissaient toujours pas d'amuser leurs auteurs ! Et quelle santé pour des septuagénaires !

- En somme, la perpétuation d'une certaine tradition familiale, si je songe ici à cette réponse que me fit un jour votre beau-père : « Peindre ce qui est insupportable et laid ne m'a jamais intéressé. Il y a déjà suffisamment d'horreurs comme ça dans la vie ! » (Reconnaissant également au passage dans les propos de mon interlocuteur du moment le même mélange de franchise et de verveur que dans ceux du peintre qui m'avait reçu ce jour-là pour me présenter ses dernières créations. « Ah ! Si seulement elle avait continué à ne penser peut-être qu'à ça !, s'était-il ainsi exclamé après avoir retourné le portrait grandeur nature d'une *Femme à la toilette*. Moi, je me satisfaisais fort bien de ce plaisir simple obtenu à peu de frais. Mais non ! De s'envoyer en l'air à intervalles réguliers ne lui suffit bientôt plus, et aussitôt nos différences de toutes sortes, de condition, d'éducation, de goût, d'opinion, de situation, etc., inévitablement, reprenaient le dessus... jusqu'au point de rupture. »)

- C'est possible ! Pour vous expliquer ma position en quelques mots, je vous renvoie tout simplement à cette formule : « la perfection du jour/et l'innocence du présent/pour unique compagnie » – une formule surgie avec la fulgurance, la soudaineté d'une révélation, alors que j'étais tranquillement assis sur un banc de Central Park à New York par une belle matinée de septembre il y a trente-cinq ans. C'est vous dire si elle ne date pas d'hier ! »

Entre-temps cependant, la pendule dans la salle à manger avait déjà sonné trois coups, l'heure d'abrégé par conséquent cette conversation et de retourner à mon travail de classement, par ordre chronologique, d'importance et si possible aussi ensuite de prix, d'une centaine de tableaux, sans compter les affiches, les dessins, les gravures, couvrant pratiquement cinquante années d'activité, qui ne faisait lui au contraire que commencer. Du reste, son petit-neveu, qui sans être né avec une cuillère en argent dans la bouche ou une couronne sur la tête, n'avait pas non plus grandi dans une banlieue, une cité H.L.M. ou bien encore une localité du 9-3 (ni été élevé au sein d'une famille de cheminots ou

d'enseignants militants syndicaux), et n'avait par conséquent rien de commun avec tous ces va-t-en-guerre, ces fort en gueule et autres petites frappes ou têtes brûlées habitués des commissariats de police et des tribunaux correctionnels, dont rien par ailleurs dans l'apparence, l'aspect extérieur ou le maintien, n'aurait laissé supposer un penchant identique pour la détérioration, la destruction et le pillage ou le saccage, par lequel il s'était pourtant distingué tant et si bien en marge de la dernière d'une longue série de manifestations contre les projets de réforme du gouvernement la veille avec plusieurs de ses camarades, des manifestations décidées et menées par des garçons et des filles à peine plus âgés que lui (dont combien parmi les plus véhéments, si avides déjà de pouvoir – parce que dépourvus peut-être de talent ? – et mis ici en appétit, ne deviendraient-ils pourtant pas, quelques années seulement plus tard parfois, à l'exemple de leurs aînés... ou comme le dit la chanson, les assistants, les conseillers, voire les directeurs de cabinet des élus mêmes pris pour cible, quand ils ne siègeraient pas tout bonnement dans leur fauteuil, y défendant alors à un alinéa ou un intitulé peut-être près, quand ils ne les reprendraient pas intégralement à leur compte, les mesures prises et les politiques mises en place ?), qu'il avait fini lui aussi par être interpellé par les forces de l'ordre, avait profité de mon intervention pour quitter la table. (Qui aurait cependant pu dire à ce moment-là si un je-ne-sais-quoi de cet entretien n'avait pas déjà touché quelque corde sensible ou pénétré quelque voix intérieure qui le ramèneraient ensuite rapidement à la raison et dans le droit chemin ? Comme il en fut pour moi à son âge avec cette visite surprise que le frère de mon père et mon tuteur après sa mort me faisait un soir après la classe à la demande de ma mère qui ne savait plus elle-même me concernant à quel saint se vouer.) :

« Excédé par leurs éclats de voix, les bruits de leurs disputes continuelles : armoires vidées, meubles renversés, vaisselle brisée, etc., et les aboiements intempestifs du chien, mais impuissant à les empêcher ou faire cesser, aussi bien par le rappel courtois des règles élémentaires du bon voisinage, que par l'appel aux représentants de la loi, cet habitant d'une commune de l'agglomération stéphanoise n'ayant jamais fait parler de lui auparavant finit un soir par tous les abattre à coups de fusil de chasse. N'étant moi-même plus très sûr à quelque temps de là de mon pouvoir sur la raison, je décidais par conséquent de m'éloigner au plus vite de voisins de palier en tous points semblables, aussi détestables et exécrables, dont j'avais hérité sans le savoir en signant le mois précédent le contrat de location. À peine avais-je pris cette décision, qu'une offre de logement répondant à mes exigences se présentait dans un autre arrondissement de la capitale... celle-là même à la recherche de laquelle je serais parti trois mois plus tôt si la nostalgie du quartier ne m'y avait alors retenu ! Lequel d'entre nous, n'est-ce pas, peut se vanter de ne jamais s'être fourvoyé, parfois lourdement et de manière irrévocable, non seulement au temps de sa jeunesse, mais encore plus tard, aux prises avec des sentiments même aussi ordinaires que la crainte, la nostalgie ou la vanité ? À plus forte raison lorsque

l'environnement, le milieu, le système encouragent ou favorisent leur expression ! « L'eût-il repris un, voire cinq francs, plaisantais-je ainsi ce matin-là sur le chemin du retour de la librairie avec l'ami venu m'aider à y transporter le tas de livres dont je cherchais à me débarrasser, s'il s'était aperçu en retournant l'ouvrage que j'en étais aussi l'auteur ? » – un ouvrage scientifique et technique m'ayant valu peu de temps après sa sortie d'être banni, écarté du milieu de la recherche universitaire qui était devenu le mien au début de la décennie précédente, suite à la plainte déposée contre moi par un ancien secrétaire d'État, mécontent de cette publication ayant échappé à sa surveillance, auprès du directeur de mon laboratoire de rattachement. Tout ça donc pour m'entendre effectivement dire à quelques années d'intervalle, que sur le marché du livre d'occasion, l'ouvrage incriminé par ce petit homme sec et voûté, le genre d'hommes qu'on croisait encore en général à l'époque dans les couloirs des cabinets ministériels et préfectoraux, ne valait rien du tout ! »

## *La bosse de l'écrivain*

Ni comme une activité professionnelle alternative, de remplacement ou de substitution, ni comme une distraction ou un passe-temps éventuels, et pas non plus comme une mesure d'hygiène mentale ou un remède contre l'amertume : l'écriture de création m'apparut d'abord comme une nécessité d'ordre physique, aussi vitale que l'air ou la lumière.

Un autoportrait d'une dizaine de pages marquait les débuts de mon engagement dans cette voie. Lui succédaient : un carnet de voyage, un essai, trois poèmes, un carnet de notations musicales, un pamphlet, un autre essai, un récit, à mi-chemin entre le récit d'aventures et le récit historique, un journal de voyage, un documentaire et, pour finir, un volume de mémoires.

Diversité des genres, donc, mais unicité (a posteriori) de la démarche : célébrer l'« ici et maintenant ». Variété également des sujets, mais point de départ identique : chercher à reprendre pied dans la réalité après une vive émotion ou très forte tension. Au final pourtant, des réalisations tenant peut-être moins à ma volonté et aux moyens d'expression en ma possession qu'au hasard et aux circonstances extérieures.

Ainsi en alla-t-il par exemple de mon carnet de voyage, une série d'impressions inspirées de mes quatre premiers voyages dans la région du Mékong, où je partais pour la première fois au mois de janvier 1995, pratiquement sur un coup de dés, parmi l'ensemble des destinations lointaines envisagées : l'Afrique australe, l'archipel des Caraïbes, les Pays andins, etc., pour me soustraire pendant cinq semaines à l'emprise de l'hiver sur le littoral de la mer du Nord. À dire vrai, je ne me déplacerais pas beaucoup au cours de ce premier voyage, me contentant de me mêler discrètement aux habitants de la

ville au bord du fleuve où l'avion de la compagnie aérienne m'avait déposé. De retour chez moi, toujours légèrement ivre des sensations emmagasinées, je rangeais néanmoins au fond du tiroir de mon bureau, en guise de souvenirs en quelque sorte, les deux carnets de notes en tous genres que j'y avais prises, et retournais rapidement à mes occupations. Ils y seraient probablement restés si je n'avais pas découvert en attendant mon tour dans une agence de voyages quelques mois plus tard un exemplaire de l'ouvrage *Mémoire du Laos* de Geneviève Couteau sur une étagère. Sous la forme d'une suite de courts textes indépendants les uns des autres, certains accompagnés d'un dessin, l'auteure y retraçait les deux longs séjours qu'elle avait effectués dans ce pays quinze-vingt ans plus tôt. Sitôt rentré, encore tout excité par ma découverte, je sortais les deux carnets de notes du tiroir de mon bureau et essayais. Ça marchait ! L'année suivante, un magazine spécialisé dont j'étais un jour précédent tombé sur deux ou trois numéros à l'étalage d'un marchand de journaux et qui m'avaient plu par leur contenu publiait mes premiers résultats et, ce faisant, m'encourageait à poursuivre. Au mois d'avril 1997, j'étais donc de retour dans la région, non plus cette fois pour y trouver un ciel tout bleu et du soleil, de la chaleur et de la lumière, bien qu'ils fussent tout aussi absents sur la Butte Montmartre au pied de laquelle je résidais dorénavant que sur le littoral de la mer du Nord, mais matière à alimenter peut-être de nouveaux textes. Et de même en février puis en novembre 1998. Après quoi, ayant aussi fait dans l'intervalle, à la suite d'une petite annonce fixée sur l'un des panneaux d'affichage de l'Institut national des langues et civilisations orientales dont j'utilisais parfois les ressources de sa Bibliothèque, à la manière d'une bouteille jetée à la mer, la connaissance d'un couple pareillement épris comme moi de cette région et la parcourant un carnet de croquis à la main prêt à s'associer, je me mettais en quête d'un éditeur. Tous ceux auxquels j'avais pensé spontanément ayant refusé le projet, pour des motifs me faisant parfois me demander s'ils l'avaient vraiment lu ou bien ne répondaient pas à celui de quelqu'un d'autre, je poussais donc un jour la porte d'un de ceux auxquels je n'avais pas du tout songé, mais dont l'enseigne subsidiaire en passant dans la rue une semaine auparavant m'avait interpellé. Au lieu de me renvoyer aussitôt comme les autres à la rédaction d'un courrier, l'agent d'accueil à qui je me présentais me faisait au contraire patienter quelques instants, le temps de se renseigner sur la présence du directeur dans les locaux et, dans l'affirmative, sur sa disponibilité. Présent et disponible, ce dernier acceptait encore de me recevoir sur-le-champ dans son bureau. Davantage peut-être même que la nature des textes ou la qualité des illustrations que je lui présentais alors succinctement, la destination, le genre : ni guide de voyage, ni ouvrage de spécialistes, ni récit ou roman d'aventures, ainsi que le format A5 à l'italienne l'accrochaient d'emblée. Au mois de juin 2000, soit donc cinq années après mes tout premiers essais, paraissait ainsi en librairie ma première œuvre littéraire, dont un millier d'exemplaires se vendaient rapidement durant l'été grâce à son compte-rendu dans le supplément « Des Livres » du

journal Le Monde – un compte-rendu rédigé par une partenaire occasionnelle de varappe en forêt de Fontainebleau le week-end, journaliste indépendante de profession, à qui j’avais peut-être une fois parlé de ce projet au cours d’une pause.

Intervenant dans mes autres réalisations pareillement d’un bout à l’autre, quoiqu’à chaque fois d’une façon différente et singulière, mais néanmoins toujours aussi déterminante, cette part échappant à mon contrôle : découverte accidentelle, observation ou remarque fortuite, rencontre imprévue, visite inattendue, etc., sans parler des surprises régulières de la langue elle-même au cours de la rédaction, ferait que je ne cesserais de m’étonner des chemins inédits et insolites de la création, par contraste ou opposition peut-être aussi avec les schémas beaucoup plus routiniers et tracés de la vie.

## *Une œuvre d’art n’a pas de prix*

« À l’occasion, nous en reparlerons. », me dit pour clore cet échange et avant de remonter dans sa voiture et de partir la sœur de la maîtresse de maison venue nous rejoindre en milieu d’après-midi.

Dirigeant avec son mari une entreprise à la pointe du progrès dans le secteur du matériel médical, ses choix en matière artistique et littéraire étaient bizarrement restés très conventionnels et tournés entièrement vers le passé : Balzac et Victor Hugo, Debussy et Ravel, Monet et Renoir, etc. Sans être pourtant voyant comme le fait par exemple d’être boiteuse ou borgne, ou celui d’avoir les dents gâtées ou les doigts noueux, auxquels seul un homme insensible et froid ou peut-être, à l’opposé, sous le coup de la passion, passerait outre, cette discordance n’en agissait pas moins de même initialement sur moi comme un frein dans mon attirance... avant donc de se muer, de se transformer en simple curiosité.

Le contenu d’une dizaine de malles métalliques, arrivées couvertes d’étiquettes et de visas mais intactes, ainsi qu’une partie de celui du cadre en bois posé devant l’entrée, débarrassés des couvertures de protection, morceaux de film plastique à bulles et autres cartons ou papiers d’emballage entassés dans un coin, occupaient désormais tout l’espace de la remise, à l’exception d’un étroit passage laissé libre à la circulation.

« Quel prix, à votre avis, en manière peut-être de conclusion à cette longue journée de déballage, pour ce grand tableau-ci ?

- Demandez-moi plutôt, puisqu’une œuvre d’art par définition n’a pas de prix, quelle somme d’argent un collectionneur privé ou une institution publique seraient aujourd’hui prêts à déboursier pour l’acquérir si l’occasion se présentait.

- Formulée ou tournée de cette façon, j’en déduis que l’estimation de la valeur de l’un quelconque de ces tableaux n’a sans doute pas grand chose à voir



avec le calcul du prix de revient des fournitures de bureau Canon, Olivetti, Xerox et autres que j'ai vendues durant une grande partie de ma vie.

- Pas grand chose, non ! Et pas davantage avec les théories de la valeur ou des prix, qu'elles soient classiques, néo-classiques ou marxistes, que j'ai moi-même enseignées pendant de longues années à l'université ! Même si y entre aussi un ensemble de données et d'informations, je veux bien sûr parler des caractéristiques intrinsèques du tableau en question : sujet, technique, support, dimensions, école ou courant, état de conservation, pour citer les principales, prévaut en effet la force d'attraction ou le pouvoir de séduction exercé par le peintre et son œuvre sur le marché de l'art et ses principaux acteurs : collectionneurs privés et institutions publiques, mais aussi : experts et commissaires-priseurs, directeurs de revues et éditeurs de beaux-livres, galeristes et marchands, dont les motivations, très différentes déjà de l'un à l'autre : philanthropie, placement, plaisir, prestige, profit, promotion, etc., fluctuent en outre considérablement avec la conjoncture et le temps.

- Je comprends ici la naïveté de ma question. À demain, donc ! »

Accoudé au comptoir du bar de l'hôtel, un verre de Dubonnet posé devant moi en souvenir de ma première rencontre avec le peintre une vingtaine d'années auparavant, passant ainsi en revue dans ma tête les temps forts de la journée écoulée, je repensais également à l'étonnement mêlé d'incrédulité de la maîtresse de maison au téléphone la semaine précédente, juste après qu'elle eut trouvé l'une de mes anciennes cartes de visite parmi les papiers du défunt, interloquée par ma réponse à sa question sur l'origine de mon intérêt pour sa vie et son œuvre : parce que son nom, prononcé la première fois, rendit un son agréable dans mon oreille.

« Un autre verre, chef ? Comme sur l'affiche ?

- Volontiers ! Mais saviez-vous également que cet apéritif fut patronné à sa naissance au tournant des années 1850 par le gouvernement, en raison précisément des difficultés que celui-ci rencontrait à persuader les militaires en poste dans les Colonies, alors que le paludisme y était endémique, de toujours bien prendre quotidiennement leur ration de quinine, parce qu'ils trouvaient celle-là très amère ?

- Non, je l'ignorais complètement... »